

Point de vue

Etat de siège

Soraïda, une femme de Palestine de Tahani Bached

Gérard Grugeau

Numéro 119, octobre–novembre 2004
Cinémas d'Asie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2004). Compte rendu de [Etat de siège / *Soraïda, une femme de Palestine* de Tahani Bached]. *24 images*, (119), 56–56.

État de siège

par Gérard Grugeau

Le dernier film de Tahani Rached est placé sous le signe de la parole, une parole en mal d'expression qui nomme sans détour l'occupation israélienne de la Cisjordanie et dénonce l'oppression de tout un peuple déchu de ses droits ancestraux sur sa propre terre, un peuple en résistance dans l'attente déchirante du retour du pays perdu. Pour les Palestiniens assiégés, emmurés, cette occupation est comme une tumeur proliférante qui étrangle l'espace mental, réduit « l'horizon de la pensée » et colonise jusqu'aux rêves, créant ainsi une sorte de « réalité hallucinatoire » qui rappelle l'évocation qu'en faisait Assaf Oron, du mouvement des *refuzniks**, dans sa *Lettre aux Juifs américains*. Cette parole catharsis qui se libère ici est portée essentiellement par Soraïda, Palestinienne de la diaspora née en Colombie et, plus que jamais, écartelée dans son identité depuis l'éclatement de la seconde intifada. Entre la combattante de jadis, l'épouse, la mère, la sœur, la voisine, la militante des droits des femmes active auprès de l'Aide juridique, Soraïda multiplie les rôles et s'efforce de concilier les morceaux épars d'une identité morcelée, même si le rapport aux enfants, qui protègent des pesanteurs du réel et qu'il faut initier au devoir de mémoire, prend le pas sur tout le reste. Le ciment unificateur du monde auquel appartient Soraïda, et plus largement de la psyché palestinienne, reste l'attachement à la terre. Une terre passion à propos de laquelle le poète Mahmoud Darwich écrivait : « Nous sommes dans la chair de notre pays. Il est nous ». Et c'est cette empreinte viscérale du pays dans les cœurs et les esprits qui permet de supporter tant bien que mal les humiliations d'« une culture de la mort » contre nature, vécue au quotidien. À travers l'amour de Soraïda pour sa terre et son engagement envers les siens, Tahani Rached s'attache à décrire la vie dans un quartier de Ramallah qui résiste au jour le jour par des petits gestes arrachés à l'horreur et parvient à préserver dans la tourmente un certain art de vivre teinté d'humour et de fatalisme. Elle rend compte du passé inscrit dans le cheminement des gens (le combat sans fin et sans gain, la perte d'identité) et expose la solidarité



Soraïda, au centre. Un film porté par une parole qui se fait « arme ».

intergénérationnelle des femmes prises dans la spirale de la guerre. Avec une grande capacité d'analyse, celles-ci se questionnent sur les rapports ambivalents qui lient l'opprimé et l'opresseur, sans passer sous silence pour autant la violence inévitable qu'engendre la non-reconnaissance par l'Autre d'un avenir qui ne peut pourtant être que commun. Comment, au-delà de la colère et de la honte, faire prévaloir la dignité et le courage, comment préserver son *humanité* (l'enjeu du film, et de toute guerre) et sa liberté d'esprit face à un adversaire meurtri lui aussi dans sa chair et qui recule devant ses responsabilités historiques ? Fragiles, les mots sont là et ce trop-plein de parole se fait « arme » pour apprivoiser la douleur, l'impuissance, la colère, l'espoir... pour tenter de convaincre et de rapprocher malgré les brûlures de l'histoire.

À la faveur des entrevues, des échanges, la caméra attentive de Jacques Leduc saisit le paysage intérieur tourmenté d'une femme remarquable et de son entourage. Si cette parole souveraine émeut par sa franchise face aux enjeux du conflit et génère le formidable supplément d'âme qui fait si cruellement défaut au spectacle complaisant des actualités télévisées quotidiennes centrées sur la seule représentation de la violence, elle marque aussi les limites de la démarche généreuse de Tahani Rached. Au-delà de l'émouvant témoignage humain, *Soraïda, une femme de Palestine* souffre d'un déficit de cinéma, d'une abdication du

voir devant le dire. Constattement stimulant en dépit de ses manques, le film relaie certes une parole qui, par son déferlement incessant (et quelques redondances), renvoie à l'obsession de l'enfermement, mais il délaisse aussi trop souvent un travail sur le son et l'image pour rendre prégnante la sensation physique du « ghetto », donner à voir l'inscription des corps dans un espace sans doute limité par les conditions mêmes de l'occupation (et du tournage), mais que l'on voudrait davantage ressentir comme à la source de l'identité d'un peuple qui a « grandi dans les blessures ». Quelques trop rares échappées favorisent le primat de l'image en captant fugitivement la réalité des territoires occupés, ou ce « vaste ciel ouvert », miroir de l'indomptable liberté de Soraïda. Prisonnier de l'oppressante forteresse des mots, le film en oublie le pouvoir sublimant du cinéma et échoue en partie dans son désir d'offrir pleinement à notre regard cette terre contrastée de Palestine tant chérie. *Soraïda, une femme de Palestine* n'en reste pas moins un film essentiel qui provoque chez le spectateur un irrépressible élan de solidarité avec une femme exemplaire, dont les propos et les comportements portent toutes les douleurs et les espérances d'un peuple floué par l'histoire. 

* réservistes réfractaires de l'armée israélienne.
Québec, 2004. Ré., rech. et scé. : Tahani Rached.
Ph. : Jacques Leduc. Son : Yann Cleary. Mont. :
Hélène Girard. Mont. son : Claude Beaugrand.
Mus. : Jean Derome. 119 minutes. Couleur.
Prod. : Yves Bisailon (ONF). Dist. : ONE.